

Les clefs pour comprendre l'Anthropocène

Nous sommes entrés dans une nouvelle ère, marquée par une empreinte de plus en plus lourde de l'homme sur la Terre. Un Atlas pour mieux comprendre et agir.

MICHEL DE MUELENAERE

Les incendies qui frappent l'Amazonie ont des impacts sur le climat, sur la biodiversité, sur la santé humaine, sur la survie de peuples autochtones. Pour en comprendre l'origine et la vigueur, il faut plonger dans l'agriculture brésilienne ; dans l'économie mondiale et les accords commerciaux internationaux, voire la finance frauduleuse ; dans le droit et les coutumes ; dans la politique nationale, les réunions du G7 et des Nations unies. Il faut considérer le Brésil, ses voisins et le reste du monde... Bienvenue dans « l'Anthropocène » : l'ère géologique où il est patent qu'on ne peut plus séparer la Terre et le monde. Et où il est urgent d'agir pour sauver ce qui peut l'être.

Bienvenue dans un théâtre de plus en plus complexe, parcouru par de nombreuses crises que l'on persiste à considérer de manière isolée. A la recherche de lumière, on se plongera utilement dans *l'Atlas* abondamment illustré que publie ce jeudi François Gemenne (ULG et Science Po Paris) et Aleksandar Rankovic, chercheur à l'Iddri, l'Institut français du développement durable et des relations internationales.

L'ambition ? « Nous avons voulu compiler l'ensemble des données sur les différents éléments de la crise écologique et montrer de quelle manière ils sont tous reliés et ont un impact les uns sur les autres, explique François Gemenne. La solution d'un problème dépend beaucoup de la représentation qu'on s'en fait. En exposant l'ensemble des données on donne les clefs de compréhension des débats et on trace des pistes de sortie de crise. »

On n'évite pas un brin de vertige voire de déprime en cheminant dans les 145 pages et autant de graphiques. C'est que, depuis qu'il a mis le pied sur la planète, l'homme ne cesse d'en modifier les contours ; pour le meilleur parfois, pour le pire souvent. Cette métamorphose profonde a

connu une « grande accélération » au milieu du XX^e siècle, débouchant sur un dépassement de certaines des limites terrestres (climat, biodiversité, cycles de l'azote et du phosphore) et une dégradation de plusieurs autres paramètres essentiels (acidification des océans, déforestation...). Si la condition humaine s'est indéniablement améliorée, notre espèce s'est payée sur la bête. En résulte une crise « globale et polymorphe ».

Passer à l'invention

Le livre ne se contente pas des sempiternels constats des impacts (le réchauffement du climat, pollutions globalisées, effondrement de la biodiversité...). Il met en parallèle les comportements humains qui y contribuent : agriculture intensive, pêche industrielle, explosion de la consommation d'énergies (fossiles) et de la demande de matériaux, surcon-

sommation, démographie (9,8 milliards d'humains en 2050, selon les prévisions), modes de vie (la consommation de smartphones multipliée par 11 entre 2008 et 2018)...

« De la stupeur et du tremblement, il faut passer à l'invention ». Pas aisé. Il faut accepter de considérer la Terre comme un sujet de politique et plus comme « la simple toile de fond des affaires humaines ». Parvenir à s'abstraire de « la tyrannie du court terme », en politique et dans les entreprises. Reconnaître que notre empreinte se marque à travers un système que nous avons créé, avec ses valeurs, son organisation de l'économie, des modes de production et de consommation non soutenables. « On ne peut dire qu'il n'y a aucune responsabilité individuelle, mais on ne peut espérer résoudre le problème en additionnant des changements individuels. »

Possible ? Retour à la case politique et sociale. « De plus en plus de gens disent "De toute façon, quoi que je fasse, ce sont les gouvernements ou les multinationales qui décident". Comme si, individuellement nous n'avions aucun poids sur les choix politiques de nos gouvernements ou les investissements des multinationales. C'est un enjeu politique : que chacun puisse se réapproprier individuellement son poids sur les choix collectifs. On n'en sortira pas sans remettre en cause nos choix collectifs, ni sans aligner nos choix individuels sur les choix collectifs. Il faut montrer comment chacun a les leviers pour en sortir, non seulement en tant que consommateur, mais, plus important, en tant que citoyen. »

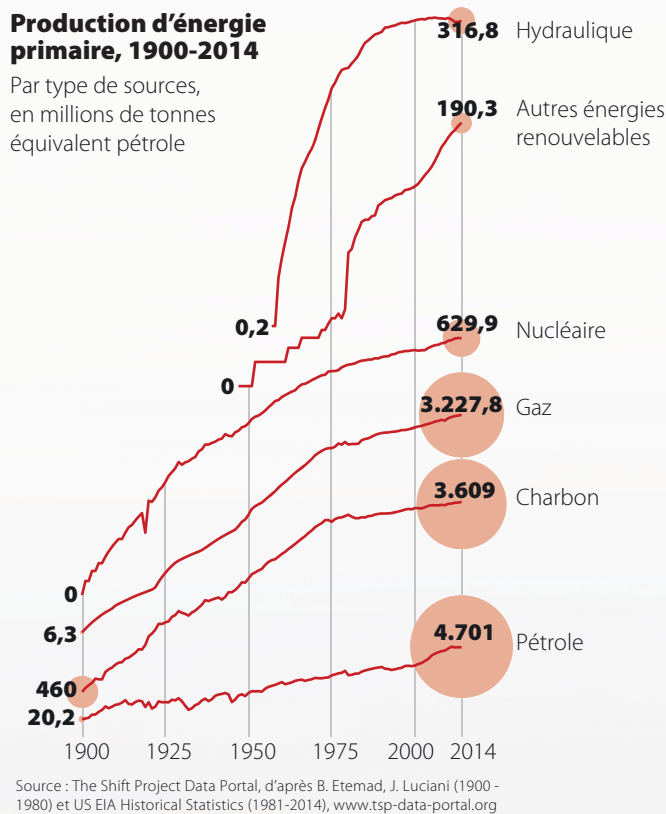
Et tant mieux s'il y a débat sur les grandes options – full technologies ou sobriété ? Avec ou sans le capitalisme ? Quelles régulations pour la finance ? –, « c'est le signe qu'on sort d'un consensus mou sur l'environnement. Sauver la planète, tout le monde est d'accord. Maintenant qu'on commence à voir un peu concrètement ce que ça veut dire en termes de choix collectifs, de réorientation de l'économie et d'investissements, de rapport à l'environnement, comme pour toute politique publique il y a une pluralité d'opinions. Tant mieux : il est normal, si l'environnement fait pleinement partie du débat politique, qu'il suscite les mêmes controverses, que d'autres sujets politiques ».

Les réticences face aux contraintes ? « On a une vision nette du monde qu'on veut éviter, celui que dépeignent les scientifiques : cataclysmique, transformé complètement par les pertes de biodiversité, les pollutions et le changement climatique. Mais personne n'a de vision claire du monde vers lequel tendre. C'est là le plus gros défi scientifique et politique : définir ensemble les contours de ce monde vers lequel on voudrait tendre et qui nous ferait accepter les contraintes nécessaires pour y parvenir. »

Les données et les évolutions le montrent : il y a urgence. « Mais la présentation binaire gagné/perdu n'a pas de sens. En réalité, on a déjà perdu. Pour les populations des pays en développement, c'est déjà perdu. Les migrations climatiques, la perte de territoire, les crises sanitaires sont déjà une réalité. La question n'est pas si on va gagner ou perdre, mais comment réussir à limiter les dommages. Si on était dans une voiture, il ne s'agirait pas d'éviter la sortie de route – elle a lieu – mais plutôt comment éviter le nombre de tonnes et que trop de monde se fassent éjecter du véhicule. »

Production d'énergie primaire, 1900-2014

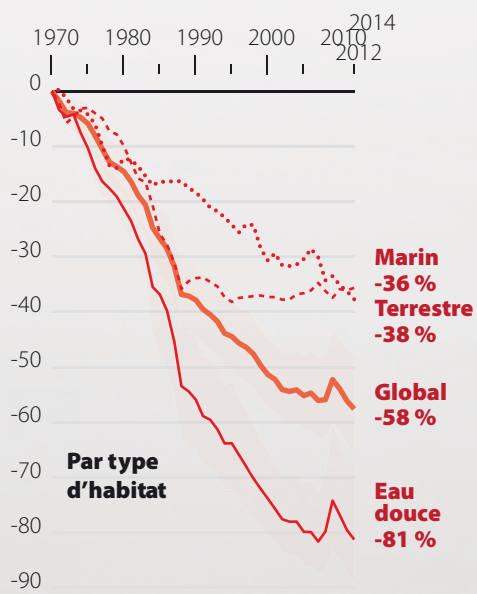
Par type de sources, en millions de tonnes équivalent pétrole



Source : The Shift Project Data Portal, d'après B. Etemad, J. Luciani (1900 - 1980) et US EIA Historical Statistics (1981-2014), www.tsp-data-portal.org

Déclin des populations de vertébrés, 1970-2014

Déclin moyen en % par rapport à 1970



Source : WWF, Living Planet Report 2016, Living Planet Report 2018, <https://www.panda.org/lpr>

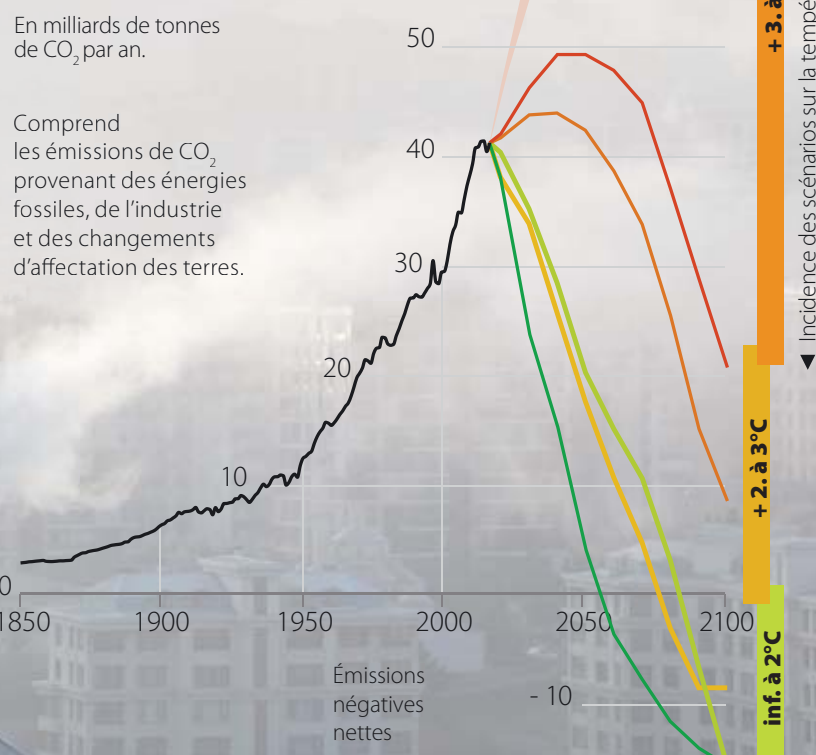
©NSP - Sciences Po, Atelier de cartographie, 2019

Emissions de CO₂

Évolution depuis 1850, scénarios pour 2100 et incidence sur les températures.

En milliards de tonnes de CO₂ par an.

Comprend les émissions de CO₂ provenant des énergies fossiles, de l'industrie et des changements d'affectation des terres.



Anthro quoi ?...

Le débat débute en 2000. Lors d'une réunion sous l'égide de l'ONU à Mexico, le chimiste néerlandais et prix Nobel Paul Crutzen propose de ne plus s'embarrasser des périphrases décrivant les changements d'origine humaine sous l'actuelle époque géologique, l'Holocène. « Nous sommes dans l'Anthropocène ! », s'exclame-t-il. Voilà donc, littéralement, une nouvelle ère, dont les marqueurs sont les traces que l'espèce humaine laisse sur le fragile vaisseau qu'elle occupe. Elles sont nombreuses : la disparition de la mégafaune, l'augmentation des concentrations de CO₂, la radioactivité d'origine humaine, la sixième extinction des espèces, la dissémination des microplastiques... Des changements, même causés par les hommes, notre planète en a connus. Mais jamais de manière aussi rapide et aussi brutale qu'au cours des dernières décennies. Acceptable ou pas par les sourcilieux scientifiques ? La question pourrait être tranchée l'an prochain. « Le débat se focalise, dit Gemenne, autour de la date de commencement de l'Anthropocène et sur le fait de savoir si on en fera une époque (comme l'Holocène) ou une période (comme le Quaternaire ou le Crétacé). La date qui tient la route pour le moment serait liée aux premiers essais nucléaires plutôt qu'au début de l'ère préindustrielle. » L'intérêt de l'Anthropocène est qu'il décrit la profonde rupture que nous connaissons depuis le milieu du XX^e siècle. Le concept contient également toute la complexité de cet « hyper-objet » marqué par un jeu des causes et des effets très complexe. Son décodage nécessite le double usage et la réconciliation des sciences naturelles (qui régissent la Terre) et des sciences sociales (qui régissent le monde humain). Une petite révolution... M.D.M.



Atlas de l'anthropocène
FRANÇOIS GEMENNE ET ALEKSANDAR RANKOVIC
Les presses de Sciences-Po, 150 pages
25 €